

JERZY JANISZEWSKI

L'homme qui a inventé *Solidarność*

Jerzy Janiszewski ne sait pas qu'il va faire quelque chose d'historique. Il pressent seulement que ces journées d'août 1980 aux chantiers navals Lénine de Gdansk seront historiques. Il s'y rend un peu par hasard, pour voir. Des amis à lui travaillent avec les grévistes. Il demande un laissez-passer, et l'obtient.

Participer, oui, mais comment ? Il est graphiste. A l'imprimerie, les grévistes lui disent qu'il peut s'installer. Jerzy songe d'abord à un décor pour la salle qui allait recevoir la délégation gouvernementale venue discuter avec les grévistes. Un vrai bordel. Il renonce. Puis il pense à des badges pour le comité de grève inter-entreprises, tout simples : trois lettres M.K.S. (les initiales du comité), surmontées d'un drapeau.

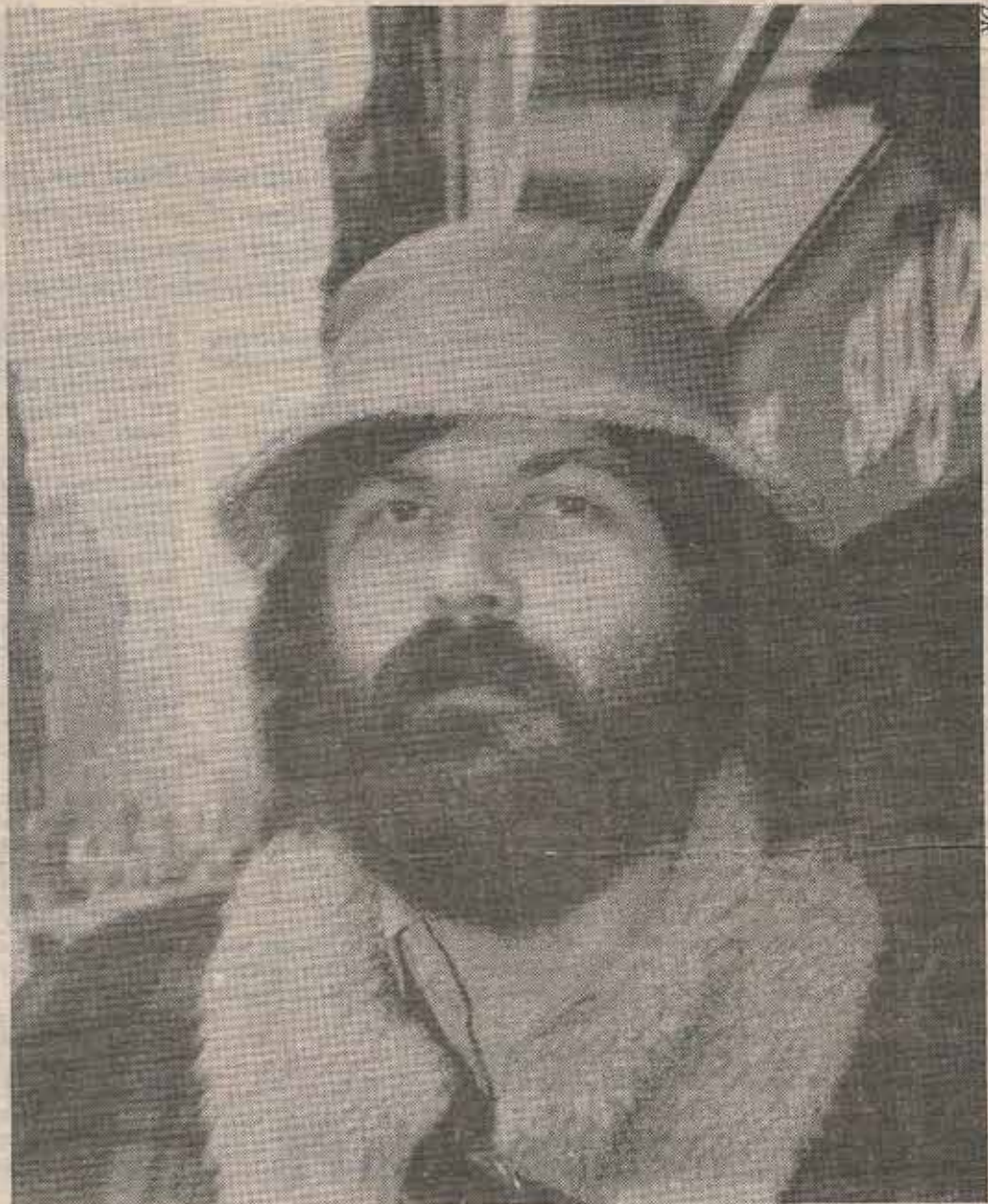
Mais Jerzy sent que ça n'est toujours pas ça. Il travaille, à l'aveuglette. Un ami, un poète de Gdansk, lui suggère de s'inspirer du mot *Solidarność*. C'est un terme qui revient souvent dans les slogans et le titre du bulletin des grévistes. Penché sur sa planche à dessin, Jerzy trace des lettres qui s'enchevêtrent « comme une chaîne de personnes ». Manuscrites, « comme si elles étaient écrites par un ouvrier ». Lorsqu'il aperçoit dans son dessin la foule des grévistes, il sait qu'il a trouvé. Il plante alors un drapeau au-dessus des lettres « pour sortir des chantiers, pour que ça fasse national ». Le logo « Solidarité » est né.

Reste à le soumettre aux grévistes. Les trois militants du comité d'information font la moue. Ils voient une vague cheminée d'usine... Mais le dessin n'est pas méchant. On est à la veille de négociations décisives et les grévistes ne veulent pas « provoquer ». Le sigle est adopté. Sans enthousiasme.

Depuis un mois et demi, Jerzy est à Paris. Sans un sou — il habite une chambre de bonne —, avec en poche un passeport, valide jusqu'en octobre prochain. A Gdansk, il était trop connu. Après la proclamation de l'état de siège, le travail s'est fait rare. Il dessine les numéros des fauteuils d'un théâtre de Katowice, dont il avait décoré les loges quatre ans plus tôt. Sans intérêt. Evidemment, s'il avait accepté de signer une belle affiche du parti...

De toute façon, il est « psychiquement cassé ». Il avait d'abord pensé qu'il serait interné. Puis il l'avait souhaité. Dans la rue, les gens l'interpellaient : « Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'as pas été épinglé ? ». Comme s'il gênait... Un soir de février, cinq minutes avant le couvre-feu, un militaire frappe à sa porte, tend un papier. Jerzy est convoqué sous les drapeaux pour le lendemain. Mais sa mère est mourante et il est le seul homme à la maison. Il a un sursis.

La vie se poursuit, morne. Jusqu'à ce jour de juillet où il reçoit une invitation à participer



à une exposition à Sindelfingen, près de Stuttgart. La perspective de sortir du pays en octobre lui redonne de l'énergie. Mais sa femme, graphiste elle aussi, se voit rafler l'invitation par le vice-recteur de l'école des Beaux Arts de Gdansk. L'épouse de celui-ci a des vues sur l'invitation de Jerzy. Heureusement les Allemands refusent net. Jerzy partira. Après quatre mois passés en RFA, il se rend en France : sans y être allé, il préférerait « le climat ».

Sa femme et sa fille sont en Pologne et attendent un passeport. Elles ont déjà essuyé un refus.

A sa fierté d'avoir inventé le sigle de

Solidarité se mêle un immense regret. Jerzy Janiszewski n'a jamais déposé son sigle. En Pologne et dans le monde entier, des centaines de personnes se sont fait des fortunes avec. Il n'a aucun contrôle. Le jour où il a découvert à Gdansk des serviettes de toilette marquées *Solidarność*, frappées sur les bords de dates historiques (56, 70, etc), il a carrément eu un haut le coeur. C'est à cette époque que le syndicat lui a donné 100 000 zlotys, ce qu'il touchera en tout et pour tout. Il vient d'apprendre qu'aux Etats-Unis on avait lancé une vodka *Solidarité*.

Véronique SOULE